

Scène « Ismène », cérémonie secrète à la Comédie de l'Est

La Comédie de l'Est a proposé cette semaine un spectacle rare avec *Ismène*, un opéra pour voix seule sur un texte de Yannis Rítsos et une musique de Georges Aperghis. Transcendant l'interprétation dense et sensible de Marianne Pousseur, une extraordinaire scénographie y conjugue avec bonheur les quatre éléments, l'eau, la terre, le feu et l'air.

Le spectateur entre dans une salle noyée dans la pénombre. Sur le devant de la scène, un silence pesant dévoile le visage blafard d'une femme entièrement dévêtue. C'est Ismène, la dernière survivante d'une famille condamnée par le destin et les Dieux de l'Olympe. Surprise : le plateau immensément nu est un bassin de huit mètres sur huit mètres rempli de quelques centimètres d'eau. L'élément liquide escalade les cintres de la scène grâce à une image vidéo géante où se miroitent des ondes grises et circulaires.

La concentration extrême de l'artiste, l'excellence de sa diction et l'émotion qui l'habite donnent une épaisseur indéfinissable à l'atmosphère du plateau. Aux sombres arabesques du bassin répond l'éclat lumineux des projecteurs. Faisceaux de lumière blanche qui déchirent l'obscurité, à l'instar de la voix d'Ismène porteuse de vie, de sagesse et d'espoir. Telle une naïade, Ismène a tout perdu, sauf sa voix magnifique, tantôt parlée, tantôt chantée, explorant tous les registres, du

souffle rauque aux aigus les plus limpides.

Images inoubliables

Les souvenirs qui s'égrènent dans le grand palais vide se font chants traditionnels, invocations ou murmures. Ismène, fille d'Oedipe et sœur d'Antigone, célèbre les noces secrètes du quotidien, le parfum d'une orange ou le doux fleurissement des œillets, à mille lieues du fanatisme aveugle de l'héroïne de la mythologie. « *Il faut avoir quelque chose à fuir pour rechercher les honneurs, soi-même, ou plus encore les hommes, ou la vie...* » Clairvoyante et lyrique, Ismène se refuse de transformer la souffrance en héroïsme.

Comme dans un rituel, Marianne Pousseur se peint des couleurs de la terre, lance des fragments de cendre à la surface de l'eau et court se réchauffer à la lumière vacillante d'un feu éphémère.

En filigrane, l'ombre omniprésente d'Antigone se dessine côté cour et côté jardin, l'ombre de l'âme sœur qui ne cesse de hanter la monodie méditative de la chanteuse. L'image finale de la vie s'échappant lentement du corps de la défunte s'imprime de façon indélébile sur la rétine du spectateur, au même titre que les lettres grecques envahissant tout l'espace, tant d'images qui dessinent les contours d'un spectacle décidément inoubliable.

Dominique Feig